

Tome I

Dessin de couverture, les passagers du vent. Traite négrière
copyright François Bourgeon, le voyage sans retour.

© Michel FALEME, tous droits réservés

Michel FALEME

Zarma

Yennendi

Roman

À ma mère Éléonore, descendante de Gaya, ma sœur Françoise ma femme Monique, nos enfants Maureen, Kilian et Camille.

À la descendance de Gaya. C'était dans le Zarmaganda au Niger, ce fut à l'habitation d'Estrée aux Saintes, Guadeloupe. À la descendance de celle qui fut nommée Geneviève. C'était à Badagry au Nigeria, ce fut dans la plantation l'Union au Vauclin, Martinique.

Ses pas l'amènèrent sur la plage où ses pieds s'enfoncèrent profondément dans le sable, comme pour laisser une empreinte définitive sur les lieux. Il s'agenouilla et recueillit la trace de ses pas entre ses mains. Il prononça des paroles rituelles dans sa langue maternelle, que seul le vent pouvait entendre. Le fils d'Éole s'empressa de rapporter sa voix aux ancêtres. Ses paroles, murmures légers, comme une plume furent emportées là-bas, vers l'est, vers l'Afrique.

Les morts ne sont pas morts.

C'est le souffle des ancêtres.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis

Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire

Et dans l'ombre qui s'épaissit,

Les morts ne sont pas sous la terre

Ils sont dans l'arbre qui frémit,

Ils sont dans le bois qui gémit,

Ils sont dans l'eau qui coule,

Ils sont dans l'eau qui dort,

Ils sont dans la case, ils sont dans la foule.

Birago DIOP.

Livre I

Le dernier jour

Yennendi regarda le soleil, qui ce jour-là brillait d'un éclat particulier. Il savait que c'était la dernière fois qu'il lui était permis de l'admirer. Il paraissait aussi chaud et aussi gros que celui de son pays natal. Il était d'un or particulièrement étincelant, comme s'il était venu saluer et chercher un homme qui méritait d'être accueilli en son astre. Yennendi tourna sa tête vers l'est et son regard se perdit au-delà du levant, loin, très loin, derrière l'horizon où se trouvait la terre qui l'avait vu naître. Sur un signe de tête du gouverneur, l'officier en charge de la mise à mort, cadet de bonnes familles, jeune et inexpérimenté, visiblement intimidé par le cérémonial de cruauté, donna un ordre aux deux exécuteurs d'une voix hésitante et tremblotante. Le bourreau, tout de rouge vêtu, saisit alors une lourde hache dont les bords tranchants étaient recourbés, tandis que son assistant, lui aussi vêtu dans la même couleur saisit une longue barre de fer qu'il maintint le long de sa jambe. Le brouhaha lancinant d'une foule en délire qui commentait et vociférait avec fureur la mise à mort du nègre fit place à un silence pesant et profond. L'assistant du bourreau, dont la tête était recouverte d'une cagoule, brandit d'un geste ample la grosse barre de fer au-dessus de sa tête. On sentait que le long apprentissage dans l'art de la mise à mort était arrivé à son terme et qu'aujourd'hui, cette exécution sonnait son entrée solennelle dans la lugubre confrérie. L'autre attendait, la hache dans les mains, prêt sur ordre, à exécuter sa tâche mortuaire. Les oiseaux avaient tu leurs chansonnettes sifflées. Les quelques nuages fins qui parsemaient le ciel comme les îlots épars d'un archipel suspendirent leur voyage de nomades éternels. L'alizé dont le

souffle susurrant douceurs et poésies venues de la mer cessa de flatter de ses caresses les fleurs roses, jaunes et blanches des hibiscus ainsi que celles des balisiers aux couleurs chatoyantes multicolores à dominante rouge et or. Pourtant, quelque temps auparavant, elles ondulaient et gloussaient de plaisirs sous les murmures aguichants et éoliens du maître des airs. Les palmiers, les cocotiers et les manguiers, qui entouraient la place du marché, éteignirent les scintillements de leurs feuilles qui avaient été rendues brillantes d'argent et d'émeraude par les rayons du soleil. L'ombre de la mort planait sur la foule en étendant ses larges ailes de ptérodactyle sur la place. Un petit groupe d'hommes et de femmes à la peau sombre humaient, graves, l'odeur prédatrice de la mort, en regardant la scène, silencieusement ou sans émotion apparente. Leurs vêtements, redingotes usées, robes décolorées, évasées et découpées dans de grossiers tissus de bure déchirée, le sein parfois apparent, pieds nus, laissaient deviner cochers de sieurs, dames de compagnie, servantes de dames de grandes plantations. C'est dans ce silence absolu, où toute vie semblait figée par la suspension du temps, que solennelle, la voix enrouée mais puissante de Yennendi se fit entendre. Il entonnait un chant mortuaire, profond et martial dans sa langue maternelle. Son chant exprimait toute la fierté et l'orgueil de son peuple. C'était un chant d'adieu, à la fois beau et mélancolique, celui que les guerriers de son ethnie entonnaient au moment décisif de la bataille, rendant hommage à ceux qui allaient mourir, dans la victoire ou la défaite. Yennendi lançait un défi à ce peuple barbare, à la couleur si pâle, si rouge des morsures du soleil, avide du sang et de la souffrance des autres comme s'il s'en nourrissait. Il chantait la fierté, l'orgueil et le courage du guerrier, celui qu'il avait toujours été, celui d'un homme debout. Il leur disait que, lui, Seyni Djermaakoye Sonni, dit Yennendi, n'avait pas peur de la mort et leur, montrerait comment savait mourir un vrai guerrier zarma¹. L'assemblée sauvage, ivre de

1 Un glossaire en fin d'ouvrage, éclairera le lecteur sur la signification des termes zarma et créoles. Le zarma est une des langues du Niger.

haine et d'horreur fut parcourue par le fluide glacial d'un frisson. Elle était ébahie, hypnotisée, presque admirative d'un homme qui osait encore défier la mort atroce qui allait se repaître de sa vie comme un vampire assoiffé de sang.

Une voix répondit en écho à son chant. C'était la voix d'une femme qui répondait à la sienne. Elle se trouvait dans la foule, parmi les badauds venus assister à son calvaire. Du fond de sa misère servile, cette femme trouvait le courage d'exprimer son soutien à celui qui avait encore la force de braver le gouverneur et la colonie. Yennendi reconnut la voix de la femme. C'était celle d'Assia. Celle qui auparavant avait pour nom, Lisette sur cette terre. C'était une femme de sa terre issue d'un clan connu de son pays. Son ventre bombé indiquait qu'elle était pleine. Elle chantait dans la langue de son peuple qui lui rappelait le cérémonial des processions dédiées à Dongo, Dieu de la pluie. Cette voix l'accompagnait et le rassurait avant d'entreprendre son long voyage vers l'au-delà. Dans son esprit, le visage de sa mère qu'il revoyait en l'entendant se superposa à celle de cette femme. Comme pour se redresser une dernière fois, il tendit sa tête entravée à la grande roue sur laquelle il était maintenu par de lourdes chaînes et tourna son visage vers elle en essayant de la distinguer parmi la foule. Il lui sourit sans pouvoir la discerner et lui adressa un remerciement muet d'un signe de tête. La voix venait d'être brutalement étouffée dans le gargouillis d'une mâchoire qui se brise. Sur ordre de l'officier d'exécution, le jeune assistant du bourreau, apprenti de la mort, assena un coup de barre de fer sur la poitrine de Yennendi, avec une violence inouïe pour le faire taire. Le corps de Yennendi se tordit dans une brusque ruée comme un cheval qui se cabre. La douleur, intense, ne put retenir des larmes de sortir en lui arrachant un hurlement de bête sauvage, mélange de rage et de souffrance si longtemps contenue. L'assistance de notables, de plantocrâtes et d'officiels que comptait la colonie, assise au premier rang fut saisie

d'épouvante par le cri du nègre-marron soumis au supplice. Des femmes, saisies d'effroi, s'évanouirent. D'autres portaient leur mouchoir immaculé devant la bouche pour empêcher les nausées de monter tout en fermant leurs yeux pour ne pas regarder en face l'indicible horreur de leur propre barbarie donnée en spectacle. Le peuple présent de blancs-pays, fonctionnaires, commerçants, artisans, contremaitres, petits manœuvriers, cabotiers, engagés trente-six mois, poussa une exclamation mêlée d'effroi et d'émotion, malgré l'excitation suscitée par la mise à mort du nègre. Yennendi, le thorax éclaté, cherchant dans le fond de sa poitrine brisée les derniers restes de souffle, serrait de ses poings entravés, les chaînes en fer pour ne pas se laisser envahir par une douleur innommable. Il reprit son chant dans une voix étouffée par le goût des lambeaux de chair et de sang qui affluait dans sa bouche. C'est à ce moment qu'un grondement, sourd comme un volcan qui se réveille, se fit entendre. Le peuple de badauds leva un instant son regard inquiet vers la montagne de la Soufrière, craignant une nouvelle colère du puissant volcan, aux fumerolles perpétuelles. Il avait tant de fois sonné le glas de nombre d'habitants, d'esclaves et de colons dans les décennies précédentes. La terre tremblait. Mais ce n'était pas les forces issues des forges incandescentes de Vulcain qui faisait trembler la terre, mais celles d'innombrables pas martelés avec force sur le sol. C'était comme si les sept cavaliers de l'Apocalypse, excités par l'odeur de mort, venaient prélever sa moisson d'âmes damnées. D'abord lointaine, puis de plus en plus forte, le grondement était accompagné d'une clameur dont on ne parvenait pas à saisir réellement la provenance. C'était sourd et profond à la fois, comme sorti des antres de la terre et des arrière-cours de la bourgade, poussés par les pieds et les voix d'une armée de miséreux à la peau sombre en marche. Des centaines de milliers d'hommes et de femmes sortaient des bas-fonds des quartiers insalubres dans lesquels ils survivaient, ou descendaient des mornes qui entouraient la ville, comme le magma en fusion du volcan de la Soufrière, en éruption. Ils chantaient en hélant dans un